

VIES D'ANTAN

Gwenn Abgrall-Servettaz



**MARIA D'AN DRINDED**  
**VIES DE TRINITAINES**

Les EDITIONS DU MENHIR

cabotage » à vingt-cinq ans, après avoir suivi les cours de l'École d'Hydrographie, il navigue sur des goélettes, un chasse-marée ou un lougre, entre La Rochelle et Anvers. Baume sur le cœur pour une mère soucieuse de voir ses enfants réussir, ou acceptation d'une routine séculaire, Marie-Anne verra bientôt ces nouvelles familles être fécondes : sa fille Marie-Anne accouche neuf mois pile après la noce et Marie-Rose, l'épouse de Pierre-Louis, pour l'Assomption suivante.

Les jeunes mariés se sont installés près de la ferme parentale, au hameau de Kerhino, un essaimage de longères disposées par deux ou trois le long du chemin qui mène aux champs, aux salines, aux plages bordées de rochers et à la pointe qui s'avance dans la baie. Surplombant la rivière, quelques façades hautaines hérissent bientôt la courbe douce des rives du chenal, comme un collier cassé dont les perles seraient tombées entre bosquets et murs de pierres sèches. Demeures bourgeoises ou simples chaumières, elles composent un paysage quasi romantique, à l'instar des stations balnéaires de Normandie ou de Bretagne Nord, le soleil en plus. Au fil

des décennies suivantes, elles seront enkystées entre petits immeubles de rapport saisonnier et hideuses résidences néo-bretonnes des marins au commerce qui ont rehaussé le niveau de vie ancestral en participant au marché du pétrole, de l'armement ou de la haute finance.

Mais du temps de Pierre-Louis, point d'affréteurs de porte-containers, de chefs de l'industrie agro-alimentaire ou de banquiers internationaux, seulement des patrons de goélettes ou de caboteurs, une ribambelle de femmes en sabots, d'enfants pieds nus et des hommes fiers de leur casquette de marin. Des maisons basses de pêcheurs, de journaliers ou d'artisans, une ou deux fermes et quelques prés enclos de petites haies de saules et d'aubépines entourent la demeure des jeunes parents. Fière dans la lumière de printemps, dressant en direction des îles sa façade chaulée aux fenêtres étroites, prenant le soleil ou le grand vent de Suroît bien droite, solide et haute, la maison trinitaine défie le souvenir des sombres chaumières abandonnées au reste de la fratrie, là-bas au bout des champs, au fin fond de la campagne carnacoise.



*Maison Le Rouzic à Kerino  
© Famille Le Marrec-Bachelier*

Ici, c'est soleil ou vent, ou les deux, souvent aussi les nuages, le ciel changeant et les arbres qui bruissent été comme hiver, tout pareil, avec la mer en plus. Ici, rien à voir avec cette étendue d'eau plate ou bosselée qu'on aperçoit du haut de la colline St Michel ou lors d'un ramassage de varech sur la grande plage après les marées d'équinoxe, pour amender les

## Maria chef de famille

Des premières années des jeunes parents, rien n'est resté, ni photo, ni courrier. Je ne peux qu'imaginer la vie citadine de Louis-Marie et Maria, où il fallait trimer pour sortir du lot et arriver à faire son chemin loin de la grande fratrie de paysans et marins emmêlés. Pour toi, Maria, il ne s'agit plus de penser uniquement aux lessives, au qu'en dira-t-on ou à la prochaine marée, mais bien d'accéder à une vie meilleure, avoir des robes et une paire de chaussures brillantes en lieu et place de ces fichues coiffes et des maudits sabots qui écorchent les chevilles et vous font les jambes douloureuses à force de peser et riper sur les cailloux du chemin de ronde.

Ne pas enfanter tous les dix-huit mois comme ta grand-mère ou tes tantes, mais garder la maîtrise de ton corps et ton esprit pour rêver, travailler et vivre au jour le jour selon tes envies et besoins personnels. Ne plus être assujettie aux exigences de marmots

braillards, tyranniques et avides d'avaler énergie et jeunesse plus goulûment qu'un veau sous sa mère.

Ne pas risquer le veuvage à chaque départ du navire où les hommes embarquent pour une nouvelle campagne de pêche ou un cabotage vers l'Angleterre ou l'Espagne. Ne pas voir le nom d'un des siens inscrit dans la succession d'enfants nés après le décès de leur père, cette bizarre et méchante rengaine nommant plus de petites filles que de garçons qui n'auront pas connu de figure paternelle. Tu veux t'extraire de cette horde de mères qui auront élevé une marmaille sans homme pour partager, soutenir, aimer, pour ensemble affronter les heurts et goûter aux délices de la vie de famille.

Quelle riche idée, quelle chance tu as eue de préférer un menuisier, ça c'est un métier utile, sain et terrestre et qui, en plus de garnir votre logis de beaux meubles fabriqués amoureusement, assure gîte, couvert et beaux habits à votre petite famille – petite, pourvu qu'elle reste petite. À cette époque, pas de contraception, l'habitude est à huit ou douze enfants par femme en deux décennies. Tu ne veux pas être comme ta grand-mère, celle qui,

entre dix-neuf et trente-sept ans, met dix enfants au monde, perd en bas âge les trois nés au printemps et verra ceux de l'été, de l'automne et de l'hiver engendrer trente-six fois. Tu ne veux pas être comme Marie-Julienne, l'aînée de tes tantes, qui perd quatre de ses sept enfants. Des trois toujours en vie à l'âge de fonder une famille, un seul aura une descendance. Tu ne veux pas non plus ressembler à Marie-Germaine, sa sœur, qui enterre un frère en février, son mari en mai, un autre frère en septembre. Encore moins comme Louisa, l'épouse de ton cousin Jean-Marie, qui accouche en juin, se marie en novembre et décède en février. Mais voilà, tu es l'une de celles-là, et rien n'y changera.

\*

À la fin de l'été 1912, tu partages la routine citadine loin de la maison ancestrale avec ton homme et votre petit garçon, beau et tendre comme son père. Vous attendez la naissance de votre deuxième enfant dans votre logement de la rue des Abeilles. Peut-être préféreras-tu accoucher entourée de ta famille

